Cahiers d'études africaines

176 | 2004
Varia

Cole, Jennifer. — *Forget Colonialism? Sacrifice and the Art of Memory in Madagascar*

Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 2001, 361 p.

Faranirina V. Rajaonah

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/4869
DOI : 10.4000/etudesafricaines.4869
ISSN : 1777-5353

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 20 décembre 2004
Pagination : 943-946
ISBN : 978-2-7132-2005-0
ISSN : 0008-0055

Référence électronique
Faranirina V. Rajaonah, « Cole, Jennifer. — *Forget Colonialism? Sacrifice and the Art of Memory in Madagascar* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 176 | 2004, mis en ligne le 17 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/4869 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.4869

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Cole, Jennifer. — *Forget Colonialism? Sacrifice and the Art of Memory in Madagascar*

Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 2001, 361 p.

Faranirina V. Rajaonah

1 Si le choix de Jennifer Cole de s'installer à Ambodiharina, un village de l'Est malgache, est dû au hasard, celui de faire du pays betsimisaraka son terrain de recherche n'est pas fortuit. De fait, à la différence du Nord-Ouest, du Sud ou des Hautes Terres centrales, cette région n'avait pas encore vraiment retenu l'attention des anthropologues anglophones. J. Cole a commencé ses travaux durant la transition démocratique (1992-1993) consécutive à la chute de la Deuxième République et ponctuée par une série d'élections dont les présidentielles. Entrèrent en compétition pour celles-ci Albert Zafy, représentant des Forces Vives composées par les opposants à l'ancien régime, et Didier Ratsiraka, candidat à sa propre succession, un originaire de Niarovan'Ivolo, non loin d'Ambodiharina. Face à son adversaire censé porter l'idéal d'une « communauté imaginée », structurée par des relations de citoyenneté à l'échelle d'une île ouverte sur l'extérieur, et convenant à des migrants à Ambodiharina, « les villageois qui ne sont pas du village », selon l'expression de J. Cole, le président sortant chercha à gagner les suffrages des personnes ayant leurs racines dans le village, en jouant la carte du fédéralisme. Ce régime était présenté aux provinces périphériques comme la solution pour éviter le retour de l'hégémonie des Merina du Centre dont les souverains avaient mené au XIX^e^ siècle une politique d'expansion. Ainsi, la mémoire de la domination merina ressurgit dans le contexte de bouleversements du début des années 1990 et avec elle le souvenir de l'insurrection de 1947 annoncée, disait-on, en 1946 par la victoire électorale du Mouvement démocratique de la rénovation malgache (MDRM), auquel les Betsimisaraka assimilèrent alors le regroupement des Forces Vives, opposé à l'Avant-garde de la Révolution malgache (AREMA) de Didier Ratsiraka.

2 Le livre de J. Cole part d'une série d'interrogations suscitées par cette lecture que les gens d'Ambodiharina font d'une actualité associée à l'évocation d'un passé colonial

généralement tu, alors même qu'il a laissé des traces dans le paysage et que les villageois en ont clairement conscience, comme en témoigne leur périodisation de l'histoire : les temps anciens, du temps des Français, depuis le retour de la fuite provoquée par l'insurrection de 1947. Selon l'auteure, en menant une campagne contre les Forces Vives, les Betsimisaraka auraient moins agi au nom d'une indéfectible loyauté envers Didier Ratsiraka leur « compatriote » que par souci de préserver l'harmonie supposée régner dans la communauté, en utilisant le passé comme une « ressource discursive » pour parler d'une histoire collective placée sous le signe de l'unanimité [1]. En ce sens, à l'instar de l'insurrection de 1947, devenue un système de référence pour la compréhension de toute nouvelle expérience politique en raison du traumatisme qu'elle a provoqué, le programme novateur des Forces Vives entraînerait le chaos. Au contraire, en organisant des sacrifices de zébus pendant la campagne, Didier Ratsiraka rassure, puisqu'il souscrit aux valeurs du groupe discernables dans différents lieux de mémoire et réactualisées à l'occasion des rituels. Pour J. Cole, la compréhension de l'absence apparente du passé colonial dans le quotidien et de son apparent « oubli » *(Forget Colonialism?)* par les Betsimisaraka dont la vie a été pourtant sérieusement perturbée, renvoie à une analyse de l'« art de la mémoire » *(Art of Memory),* de la manière dont les personnes construisent de façon collective leurs souvenirs et leurs représentations. Cette problématique amène l'auteure à relever quelques éléments essentiels pour son argumentation dans les débats sur la mémoire : l'articulation, non exempte de tensions, entre la mémoire sociale en reconstruction permanente et la mémoire individuelle, la malléabilité de la mémoire, le poids des affects dans tout processus de remémoration, l'existence d'un monde souterrain de la mémoire, le rôle d'activités et d'images particulières à une culture dans la constitution du stock de souvenirs d'un groupe.

3 Selon J. Cole, l'originalité des Betsimisaraka tiendrait au fait qu'ils compensent la précarité de leur environnement et même des matériaux utilisés dans l'architecture funéraire en se présentant comme les véritables *tsangam-bato* des ancêtres, ces « pierres levées » érigées en souvenir d'un événement ou d'un disparu. Comme porteurs de mémoire, ils cultivent leurs relations au passé de différentes manières : en apprenant l'histoire contenue dans les noms des ascendants, en entretenant périodiquement les tombes des ancêtres pour bénéficier de leur *hasina* (la vertu sacrée) ou encore en essayant de vivre comme eux dans le respect des valeurs qu'ils ont léguées. Cela donne l'illusion d'évoluer dans un univers rassurant où rien n'a changé, où les relations sont régies par des règles immuables fondées sur l'autorité de l'aîné. L'harmonie de ce monde est garantie par les ancêtres qui apportent leur bénédiction, moyennant des offrandes, mais les Betsimisaraka savent également observer une certaine distance par rapport à ces ancêtres. Aussi, contrairement aux apparences, ils ne vivent pas dans une indifférence complète à l'endroit des mondes qu'*a priori* leurs ancêtres ne contrôlent pas. Mais en « témoin des ancêtres », ils chargent ces mondes de la mémoire de leur groupe. De cette façon, le colonial peut être présent dans l'ancestral.

4 En effet, dans la stratégie de vie ou de survie qui amène quelquefois à délaisser la « terre des ancêtres », par exemple sous la pression coloniale ou en pleine liberté pour profiter des opportunités liées à la modernité, les Betsimisaraka ont besoin de capter le *hasina* inhérent à toute chose, à toute société. Cependant seule la référence aux ancêtres peut légitimer l'éventuel enracinement dans un autre univers. En créant de nouveaux lieux de mémoire, les Betsimisaraka réussissent ainsi le « paradoxe de laisser les ancêtres, tout en les emmenant avec eux ». À Ambodiharina même, les

Betsimisaraka s'efforcent de s'approprier les changements introduits par la colonisation, en les retraduisant en termes locaux pour les intégrer dans la mémoire collective et en fin de compte pour les utiliser dans les rituels en l'honneur des ancêtres. Par ces procédés, la communauté d'Ambodiharina a fait du village un « lieu hybride », à la fois ancestral et colonial. Ainsi, la répartition des rôles entre les organisateurs et les témoins à l'occasion de sacrifices tient compte du quartier de résidence défini en référence au sentier tracé par les Merina, transformé durant la colonisation en rue traversant Ambodiharina : ceux qui habitent du côté droit sont les témoins des cérémonies organisées par leurs vis-à-vis et réciproquement. Aucune innovation, considérée en soi comme la transgression d'un interdit et donc potentiellement comme une cause de désordre, ne peut être acceptée sans un rituel ancestral de bénédiction *(fafy).* C'est le cas des maisons couvertes de tôle dont l'apparition remonte à la colonisation. Le *fafy* transforme ces symboles de la domination étrangère en lieux de mémoire, habités par les ancêtres et susceptibles d'accueillir les cultes domestiques. Dans un registre comparable, une excellente récolte de café exige un sacrifice. Ce rituel est organisé en principe pour que le cultivateur profite pleinement de sa réussite. En fait, il s'agirait de contrôler la reconfiguration des relations sociales liée à l'introduction d'une nouvelle source de revenus et d'inégalités au sein de la communauté. De l'exploration d'un monde où, grâce en particulier à des rituels, les vivants sont censés tisser entre eux et avec les ancêtres des relations harmonieuses, J. Cole en arrive à l'idée d'une distorsion entre la mémoire officielle et la mémoire non officielle.

5 Ambodiharina apparaît alors comme un monde où les ancêtres sont aussi perçus comme des « fantômes rapaces », parfois trop exigeants et capables de violences, faute d'être comblés. L'érection d'un nouveau *jiro* (poteau de culte) et l'organisation d'un sacrifice suscitent également compétitions et conflits au sein de la communauté. En effet, si tout le village assiste aux différents rituels, chacun sait que les témoins ne profitent que secondairement d'une bénédiction dispensée par les ancêtres des maîtres des cérémonies. Les Betsimisaraka ont certes intégré dans le local des apports étrangers, mais l'administration française a néanmoins réussi à faire en sorte que leur vie dépende en partie de forces qui relèvent du global. Aussi, en évoquant la mémoire de leurs ancêtres, les Betsimisaraka commémorent implicitement la reconfiguration de leurs relations sociales par le pouvoir colonial. Enfin, si l'un des objectifs dans les sacrifices est de maintenir l'égalité, n'importe quel rituel renvoie à des inégalités dans la mesure où il atteste la richesse de son organisateur. Cette distorsion entre la mémoire officielle qui décline les rapports au sein de la communauté villageoise sur le mode de l'harmonie et la mémoire non officielle qui fait état de tensions explique en partie la représentation de 1947 par les Betsimisaraka.

6 Les habitants du district de Mahanoro ont prêté attention à la propagande du mdrm, la concession d'Ampetika dont la délimitation a obligé la population à s'installer ailleurs, en particulier à Ambodiharina, fut l'une des premières cibles des insurgés, l'armée rebelle des Marosalohy est composée dans sa grande majorité de Betsimisaraka et la répression fut d'une grande brutalité. Malgré cela, les gens d'Ambodiharina souscrivent à l'interprétation coloniale d'une révolte orchestrée par le mdrm, un parti de Merina. En fait, ce choix répond au souci de préserver l'image d'une communauté vivant dans l'unanimité, en minimisant le rôle de certains des siens dans un mouvement qui a bouleversé son existence. Pour les gens d'Ambodiharina, les perturbations viendraient plutôt de l'étranger. En 1992, les Forces Vives risquaient de les précipiter dans le

désordre. Aussi, dans un réflexe de défense, les souvenirs d'un chaos antérieur affluèrent. Mais pendant la transition démocratique, ce mode de remémoration n'était pas exempt de danger pour une nation confrontée à de nombreux défis, dont celui de l'ethnicité [2].

7 L'ouvrage de J. Cole, d'une grande finesse dans l'analyse, est d'autant plus convaincant que l'auteure a su garder la distance du chercheur, malgré son immersion dans le quotidien d'Ambodiharina et sa propre conviction de l'efficacité de l'art de la mémoire de ces Betsimisaraka. La preuve en est le rituel qu'elle organisa en 1997 pour remercier le village à la fin de ses travaux : un sacrifice de zébu, la cérémonie la plus élaborée par laquelle la mémoire sociale et la mémoire individuelle s'articulent, se transforment et se consolident.

NOTES

1. Jennifer COLE a d'ailleurs consacré trois articles à cette question de la mémoire de 1947, à l'occasion du cinquantenaire de l'insurrection (« Quand la mémoire resurgit. La rébellion de 1947 et la représentation de l'État contemporain à Madagascar », *Terrain,* 28, mars 1997, pp. 9-28 ; « Les usages d'une défaite. 1947, le trauma choisi », colloque « Madagascar 1947. La tragédie oubliée », actes rassemblés par F. ARZALIER & J. SURET-CANALE (dir.), Paris, Le Temps des Cerises, pp. 224-229 ; « The Uses of Defeat : Memory and Political Morality in East Madagascar », in R. WERBNER (dir.), *Memory and Postcolony. African Anthropology and the Critique of Power,* London and New York, Zed Books, pp. 105-125).

2. F. RAISON-JOURDE & S. RANDRIANJA (dir.), *La nation malgache au défi de l'ethnicité,* Paris, Karthala, 2002.